

**...Lexique des termes musicaux...**

**Lai** : Mot gaélique signifiant « chant de merle ». Il désigne un chant introduit dans les épopées médiévales. Les poèmes sont généralement de trois cents vers distribués en douze strophes d'un mètre régulier mais bref cependant. Les deux plus grands compositeurs de lais sont Marie de France (XII<sup>e</sup> siècle) et Guillaume de Machaut (XIV<sup>e</sup> siècle).

**Lamento** : Ce mot désigne un chant plaintif italien. Ce genre atteint son apogée dans le *Lamento d'Ariane* de Monteverdi ainsi que dans le chant de *Didon* de Purcell. Il se caractérise par un rythme de sarabande et une basse continue d'allure descendante.

**Largando** : Terme italien indiquant qu'il faut élargir le mouvement en renforçant l'expression.

**Larghetto** : Indication de tempo entre le largo (très lent) et l'adagio (lent mais sans traîner).

**Largo** : Indication de tempo la plus lente de la musique occidentale, demandant un jeu large et grave. Chez Beethoven, cette expression prit un sens pathétique.

**Leçon de ténèbres** : Musique écrite pour les *Lamentations de Jérémie* et jouée les jours saints. Le mot « ténèbres » s'explique par le fait que les chandelles étaient éteintes lorsqu'on l'exécutait.

**Leidenschaftlich** : Expression allemande signifiant passionnément.

**Legato** : Terme italien signifiant lié ou attaché. Il indique à l'exécutant qu'il doit jouer les sons dans le prolongement les uns des autres, c'est-à-dire jouer les notes dans le même souffle pour les instruments à vent et les chanteurs, et employer le même coup d'archet pour les instruments à cordes.

**Leicht** : Terme allemand signifiant léger et même doux. On trouve ainsi l'indication *leichtbewegt* qui signifie mouvementé.

**Leitmotiv** : Terme inventé pour désigner, dans les opéras de Wagner, les mélodies qui caractérisent les personnages ainsi que les symboles et les objets propres au drame. Ces motifs apparaissent dans les scènes en même temps que les objets qu'ils identifient afin de rendre l'action plus claire.

**Lento** : C'est un mot d'origine italienne qui signifie lent et indiquant un tempo proche de celui du largo mais d'une allure moins grave et moins lourde.

**Lieblich** : C'est un mot d'origine allemande qui signifie charmant.

**...Ephéméride du bicentenaire...**

3 mars 1813 : Bernadotte signe un traité avec les Anglais. Nous sommes à J-472 de Waterloo

4 mars 1813 : Eugène évacue Berlin pour s'installer à Magdeburg.

Le 10 Frédéric Guillaume fonde l'ordre de la croix de fer encore en vigueur de nos jours en Allemagne.

Wittgenstein entre dans Berlin dans un enthousiasme délirant.

17 mars 1813 : Le Prusse déclare la guerre à la France. Frédéric Guillaume signe l'ordonnance de Scharnhorst organisant la Landwehr.

18 mars 1813 : Les Russes entrent à Hambourg. Les Français évacuent Dresde.

3 avril 1813 : Sénatus-consulte mobilisant 180 000 hommes.

11 avril 1813 : Metternich fait demander à Alexandre de dénoncer l'armistice du 30 janvier afin de pouvoir faire rentrer les Autrichiens chez eux, lesquels pourront se déclarer neutres.

14 avril 1813 : L'Autriche forme deux armées en prévision d'une attaque contre la France par l'Allemagne et par l'Italie.

15 avril 1813 : Napoléon quitte Saint-Cloud pour l'armée.

16 avril 1813 : Il est à Mayence.

21 avril 1813 : Scharnhorst organise la Landsturm.

25 avril 1813 : Napoléon prend le commandement d'une armée de 200 000 hommes à Erfurt. L'artillerie est restaurée mais l'infanterie est trop jeune et mal entraînée et la cavalerie est encore déficiente.

28 avril 1813 : L'Empereur pousse sur Leipzig

29 avril 1813 : Victoire française à Weissenfeld.

**.....Carte postale ancienne.....**



Rédacteur en chef Campagne  
Comité de rédaction, Comité de relecture, Recherches historiques, Photothèque, Mise en page, Responsable de publication : Campagne  
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C° Cernay

**La Gazette N°87**

Le magazine bimestriel de  
**La Batterie des Grognards de Haute-Alsace**  
**Batterie du 1<sup>er</sup> Régiment des Grenadiers à pied de la**  
**Garde Impériale**  
**et cantinière de l'Empire (1810)**

**METEO**

L'hiver va finissant et le printemps sera cette année fin mars. Quelques gelées finiront par-ci, par-là d'achever l'hiver là où il fera le plus froid. La pluie s'annoncera de temps en temps par l'Ouest et se dirigera vers l'Est au nord de la Loire. Au Sud, Mistral et Tramontane feront trembler les chapeaux entre deux périodes de beau temps. Les températures varieront avec le mercure du thermomètre.



**HOROSCOPE**

**Poisson** : Pour vous, Vénus est à vos pieds surtout si vous êtes natif de 32 mars. Un arriéré d'impôt de vos ancêtres pourrait bien se retrouver dans votre boîte aux lettres.

**Bélier** : C'est le printemps et vous n'allez pas tarder à faire des rencontres. Lâchez-vous ! Laissez monter la sève qui est en vous et comme on dit au théâtre :

« Molle hier ! Dure demain ! »

**.....Le mot du secrétaire.....**

Bien chers lecteurs, L'assemblée générale ayant eu lieu, ce début d'année, comme tous les débuts d'années, étant calme, nous en profitons pour fourbir notre matériel et nos morceaux en essayant d'en introduire ne nouveaux dont le fameux *chant du départ* que composa Etienne Nicolas Méhul pour la musique et Joseph Chénier pour les paroles.

Ce chant fut appelé le frère de *La Marseillaise*. Lors de sa création, il fut imprimé à plusieurs milliers d'exemplaires et distribué aux 14 armées de la 1<sup>ère</sup> République. Cet air porta nos poilus vers les champs de carnage de la Grande Guerre, l'ancrant de fait dans la mémoire de tous nos grands-pères.

Son titre original fut « *L'hymne à la Liberté* » mais il fut changé par l'infâme Robespierre en celui que l'on connaît aujourd'hui.

Bref, l'assemblée générale des grognards a connu quelques soubresauts assez extraordinaires, mais s'est terminée comme il se doit par un petit banquet organisé par Christophe, notre cuistot, et Thierry.

Eric, pour une fois, n'était pas ligoté et bâillonné au marronnier qui nous fait office de chêne et qui trône au milieu de notre cour jouxtant la salle Napoléon.

L'avenir de la batterie n'apparaît pas plus sombre ni plus claire que par le passé et, quand bien même un oiseau de mauvais augure nous avait prédit le pire, elle se porte plutôt bien et même très bien avec toujours plein de projets dans ses cartons dont l'Open Air Concert d'Uffholtz et déjà le concert du 25<sup>e</sup> qui est en gestation. Moi, je me suis réjoui de cette année 2012 et déjà me satisfait de 2013.

Nous sortons de l'hiver mais déjà il fait beau comme il a toujours fait beau chez nous. Notre calendrier est plein et nous avons eu l'opportunité de rejouer à Monaco où apparemment, nous y sommes appréciés. D'autres projets courent ;

Rehau en Bavière est attendu, Digne-les-Bains etc. Laissons venir ! Des demandes se concrétiseront ou s'annuleront comme toujours. Les sorties que nous feront, seront en tous les cas, la promesse de beaux

événements et ou de beaux concerts. Ces petites manifestations qui, chaque fois, resserrent un peu plus le groupe, et où, à chaque fois, chacun y va de sa bonne humeur.

Janvier-février est mort ! Vive mars-avril !

J'espère que ce petit numéro 87 sans aucune prétention saura égayer votre café ou agrémenter ce moment si souvent paisible lorsque la nature nous fait aller là où le roi va seul et à pied pour profiter du temps qui passe, là où même les déménageurs peuvent lâcher une caisse sans crainte d'être licenciés.

Avec ce numéro, nous verrons la fin de cet hiver interminable qui emplit les salles d'attente des médecins de patients « enrubés ». Nous reverrons le soleil, ce truc jaune qui brille dans le ciel dont me père me parlait en me disant qu'une fois son grand-père l'avait même vu. Il est tellement rare aujourd'hui qu'on envisage d'ouvrir un musée du beau temps.

Campagne

.....Echo de Campagne.....

**Un week-end à Monaco**

Le week-end des 16 et 17 février, ce n'était à Zuydcoote que nous étions et nous n'avons pas suivi les pas de Verneuil et de Merle mais ceux de Weyer qui nous emmenèrent aux antipodes de la plage nordiste.

C'est à l'occasion des 150 ans de la Société des Bains de Mers monégasque que la batterie des grognards avait été invitée à se rendre sur le rocher afin d'honorer et de rehausser par sa présence et sa prestance les festivités dues à cette « vieille dame ». Monaco nous ouvrait ses portes.

Nous partîmes donc joyeux pour cette terre lointaine comme d'habitude avec notre car attiré, rouge comme un camion de pompier, rutilant à souhait. On dirait le car de l'équipe de France des Grognards.

Après un voyage sans histoire hormis celles des uns et des autres et qui font rire, nos arrivâmes à destination en ayant traversé la Suisse et l'Italie du Nord. Nous nous rendîmes directement sur le parking de l'opéra Garnier de Monte-Carlo où nous étions attendus par Fabien qui allait nous coacher avec bonne humeur, gentillesse et professionnalisme durant deux petites journées.

La première étape consista à prendre en compte nos quartiers. Pour ce faire deux grandes loges nous avaient été attribuées et réservées.

Ensuite nous prîmes un repas avant de revenir pour cette fois et nous préparer. Notre rôle consistait ce soir là à assurer une prestation place du Casino entre l'Opéra et le Grand Hôtel de Paris. Un tapis rouge avait été dressé entre les deux immeubles et nous tenant le long de celui-ci, au milieu des Rolls-Royce, des Porsche et même d'une Lamborghini Aventador

Vers vingt-et-une heures, les convives commencèrent à sortir et à s'étonner de notre présence tout en se dirigeant vers le palace voisin. Pour le plus grand plaisir du sieur Palacio, le directeur artistique de la société des bains de mers, ses invités s'arrêtèrent longuement pour admirer nos uniformes d'un autre âge, nous écouter un morceau puis un autre ou se faire photographier en notre compagnie. Il faut dire que nos uniformes en étaient sous les candélabres monégasques et cette lune splendide de la Côte D'azur.

Nous ne restâmes là qu'une bonne demi-heure à jouer sur place plus une autre demi-heure à se laisser admirer par la « Jet 7 » dorée (à ne pas confondre avec le Get 27 vert). Et c'est vrai que nous étions beaux surtout Gérard, notre président. « Qu'est-ce que c'est bien tout ce qu'il fait ! » (Slurpppp !) Même si son bouc n'est pas réglementaire, pas même une mouche. Cet attribut pileux ne sera autorisé qu'au sein de la Gendarmerie à partir d'octobre 1848 par la jeune seconde république et son prince-président.

Ce sera tout pour ce samedi soir. Nous gagnâmes nos pénates et nous mîmes en uniforme de civil pour se faire emmener jusqu'à notre hôtel sis à Beausoleil.

Après une nuit de dodo et un petit-déjeuner copieux, on vint nous rechercher pour nous amener de nouveau dans nos loges. Ce matin, dimanche, nous devions assurer la relève de la garde au palais princier sur l'autorisation expresse du colonel Fringant. C'est toujours Fabien qui nous amena sur le parvis du palais. Il faisait un temps splendide. Les touristes étaient là, nombreux, à attendre que quelque chose se passe et à se demander ce que nous faisons là nous aussi.

Il faisait bon au soleil qui manquait chez nous. Les mouettes allaient et venaient au-dessus de nos chefs en criant comme des souvenirs gris et blanc de vacances d'antan. La foule patientait.

Soudain, le parvis a commencé à s'animer. Des ordres secs se firent entendre. Les crosses de la garde descendantes claquèrent sur le pavé, devant les deux guérites et la garde montante sortit du poste de police pour relever la première. Vingt minutes de cérémonie plus tard, ce fut notre tour d'entrer en scène et d'offrir une aubade colorée. Nous remarquâmes même la fenêtre du bureau du prince Albert qui s'ouvrit subrepticement et il nous a plu que ce fut lui qui derrière ses rideaux put nous entendre et ou nous écouter.

Pour terminer, nous sommes repartis comme nous étions venus, nous dirigeant à pied vers notre car. En chemin cependant, sachant que le prince Albert sortait en ville, nous nous rangeâmes sur le trottoir afin de le saluer comme il se doit et de lui présenter les armes. Le prince répondit à notre salut en passant devant la « Garde » en voiture. Ce fut là, le point d'orgue, la conclusion de notre séjour monégasque.

Campagne



.....Echo de Campagne.....

**L'assemblée générale 2012**

Le vendredi 7 décembre, la salle est comble. Tous les représentants de la BGHA sont là sauf les absents. Le silence est lourd, pesant. Tout le monde retient son souffle. Quand soudain, les poursuites éclairent la tribune présidentielle. Le vice-président annonce qu'il a l'honneur de céder la parole au président de la BGHA. Tous les regards se tournent alors vers le visage impassible de ce dernier sous un tonnerre d'applaudissements et tout le monde a le souffle coupé, suspendu aux lèvres de ce dernier.

Puis les mots résonnent, secs, cassants et sûrs. On sent toute la détermination d'un homme dans le ton employé. Nous avons affaire à un vrai chef. Les mots résonnent et ils sont forts et percutants.

"Today, December 7, 2012 - a date which will live in fantasy - the Battery of the Grognards of High Alsace was suddenly and deliberately gathered by the staff of the french imperial Guard. The BGHA was at peace with nations and, at the solicitation of many organisations... I ask that the assembly declare that since the

deliberately will by our staff few days ago, on Friday, December seventh, a general assembly is open between all of the members of the BGHA". Que ces mots étaient beaux, simples et combien ils surent toucher nos cœurs. Des applaudissements à tout rompre font vibrer les fenêtres de la salle Napoléon. Nous avons déjà un moral de vainqueur derrière un vrai chef que nous suivront jusque sur la Lune.

Et Cynthia ouvre le bal par la lecture du procès-verbal de la dernière assemblée générale. Quelques pages pour se remémorer tout ce qui avait été dit et qui se trouve consigné par le secrétaire qui note absolument tout.

Fort de ce que nous avons accompli, les projets s'enchaînent méthodiquement. Le rapport financier est épluché au scalpel. Les filles ont examiné les comptes et ont donné le quitus nécessaire à la clôture de ces derniers. On parle peu mais bien. Les discours et les points de vue sont intéressants. On vote dans le calme et de façon sereine et réfléchie. Sauf Thierry qui vote n'importe comment lors de l'élection du secrétaire. La fracture de la grosse caisse qu'il s'est faite à Rueil-Malmaison le fait affreusement souffrir. Il en perd un peu la raison mais nous le soutenons de tout notre cœur et lui souhaitons un prompt rétablissement.

Et les débats se suivent sous la houlette de notre président. José, Alain, Jean-François, Eric, Christelle, John Morris... tous s'expriment sur tel ou tel sujet. Le secrétaire a du mal à suivre. Mais, à 22 heures 10, le maillet du président, symbole de pouvoir, de force et de tempérance, se lève et vient frapper son enclume de bois par trois fois. Les débats sont clos et les grognards développent dès lors un vieux réflexe pavlovien alors que Christophe commence à ramener des cuisines des norvégiennes qui fleurissent les banquets de la fin des BD d'Astérix le Gaulois.

Campagne

.....Le coin des modélistes.....

**..Décorations d'Empire..**



**Virtuti Militari Polone**  
(Source : www.empire1804.fr)



Une tranche de vie au front au 1/35e (par moâ)  
« Sisi, l'autre, accroupi au fond, fait ce que vous pensez ! »

### Un soir avec le Bagad de Lann-Bihoué

Nous étions le cinq d'avril et par une belle soirée bien fraîche, nous étions conviés à l'espace Dollfuss et Noak (de Coco) sis à Sausheim pour faire l'ouverture du concert que le célèbre Bagad de Lann-Bihoué, aux ordres du major Renard, donnait en terre alsacienne. Pour ce faire, nous avons rendez-vous à dix-sept heures trente pour prendre la mesure de la salle que nous connaissons bien maintenant depuis le fameux concert du XXe, en novembre dernier. Ce faisant, nous prîmes contact avec les gens du bagad dont la jeunesse tranchait singulièrement avec l'âge moyen de la vieille garde. A la BGHA, la puberté, c'est vers 45 ans.

En vrai professionnel, nous prîmes les marques de notre entrée sur scène, nos déplacements et de notre sortie. José sollicita Bertrand pour assurer un minimum de présentation. C'est que, bien que ne jouant que de la plume et du micro, notre grenadier sait très bien parler pour ne rien dire ou dire des âneries. C'est une de ses spécialités.

Il manquait peu de monde ce soir à l'appel. Même mon ami Thierry, celui qui n'a pas voté pour moi lors de ma dernière réélection, bien que souffrant (bien fait !), nous faisait l'honneur de sa présence. Christian et Eric nous avaient rejoint un peu plus tard lors de la prise de notre repas dans une salle attenante à la scène. L'estomac plein, l'œil vif et les pensées claires, nous nous habillâmes et attendîmes vingt heures trente. Christian et Bertrand étaient déjà sur scène, côté cour, à attendre le top départ du régisseur. La salle se remplissait, les grognards étaient prêts.



Dans le noir, un technicien donne le top départ à notre grenadier. C'est l'heure. Une grande inspiration et en avant sous les feux de la rampe. Christian, notre magnifique officier l'accompagne. Aujourd'hui, il n'est pas porte-aigle. Il est sous-lieutenant commandant une hypothétique section de compagnie. « Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, bonsoir et bienvenue... » Ca y est, la machine est lancée devant une salle comble venue voir... le Bagad, à l'affiche.

« Ils viennent de loin, de Bretagne... Ils sont Alsaciens mais viennent de plus loin encore, dans le temps cette fois...les Grognards de Haute-Alsace ! » La fibre est touchée du doigt. Les applaudissements s'en ressentent et nous confortent.

La présentation terminée, les premiers accents de nos tambours roulent depuis le fond de la salle Dollfuss pour venir se faire entendre ensuite sur scène. Les uniformes rutilent sous les éclairages de cet espace et les souvenirs de notre XXe nous sont encore tellement présents. Les roulements de tambours se suivent et ne se ressemblent pas. Dans les coulisses, une bombarde un peu gênante se fait entendre et il faut faire avec, l'ignorer.

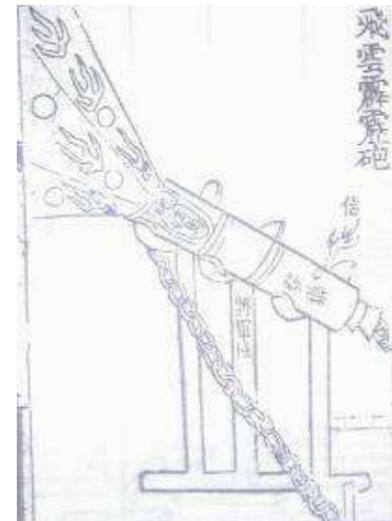


Notre grenadier parle et y va de son petit mot. Christian à sa gauche et Cynthia à sa droite le rassurent. Notre programme doit durer une demi-heure. Le bagad entre en scène à vingt-et-une heures. Les morceaux s'enchaînent et se terminent par notre *Gisquette-marche* toujours appréciée et qui fait participer le public. Puis, c'est la fin. Les grognards quittèrent la salle comme ils en sont venus mais au son de la *marche paisible* cette fois. Nous regagnâmes notre loge d'artiste et nous laissâmes là nos instruments. La plupart d'entre nous allèrent profiter du spectacle offert par cette troupe appartenant à la Royale et qui fleure bon quelque part les embruns et les voiles des images d'Epinal. Une soirée de plus à mettre à notre actif qui frise les trois cents sorties...



### Un petit mot sur la baïonnette

A l'origine, c'est un artisan chinois qui inventa la première arme à feu portative, ancêtre du fusil, laquelle permettra plus par le nombre que par la puissance de bouter les Mongols, archers hors pair, hors de Chine et d'asseoir sur le trône impérial un paysan éclairé Zhu Yuanshan qui fondera la dynastie Ming au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.



Cette arme allait changeait le cours de l'histoire de l'humanité et se répandit très rapidement jusqu'en Europe où, se perfectionnant sans cesse, elle allait donner naissance à l'arquebuse au XV<sup>e</sup> siècle.

L'arquebusier de l'ancien temps était un fantassin relativement vulnérable. La portée de son arme ne dépasse pas 50 mètres en assurant à peine plus d'un coup/minute et elle manque cruellement de précision. Aussi était-il accompagné d'un piquier qui s'assurait de sa défense à l'aide d'une pique pouvant atteindre 5 mètres de longueur face à une charge de cavalerie.

L'arquebuse cédera la place au mousquet. Le piquier est remplacé par une « pique » particulière que l'on insère directement dans la bouche du canon toujours pour maintenir à distance la cavalerie.

L'usage de ce type d'arme blanche d'un genre nouveau est déjà mentionné au début du XVII<sup>e</sup> chez des mousquetaires à pied qui introduisent le manche de leur « soie de cochon » (fine lame d'épée) dans l'embouchure de leurs mousquets. A noter que cette épée qui équipe le soldat de Louis XIV n'est déjà plus qu'un accessoire dont l'usage remontait au moyen-âge et dont les militaires avaient du mal à se séparer. Le sabre-briquet de l'empire en est une pure résurgence. Lui aussi était plus « décoratif » qu'utile tant et si bien qu'il n'équipera plus que les compagnies d'élites à la fin de l'Empire notamment en raison du coût de l'objet.

Pour en revenir à nos mousquetaires, l'origine de cette façon de faire remonterait à un événement fortuit. Au cours d'un des conflits paysans qui agitaient nos campagnes au XVII<sup>e</sup> siècle, ceux de Bayonne se trouvèrent à court de poudre et de projectiles. Ils fichèrent leurs longs couteaux de chasse dans les canons de leurs mousquets, confectionnant des lances improvisées qui prendra le nom de « bayonne » puis de « baïonnette ». Antoine Furetière, le poète-romancier et lexicographe du XVIII<sup>e</sup> siècle, mentionne dans son dictionnaire, commencé dès 1650 : « *Bayonnette* : dague, couteau pointu qui n'a que deux petites boutons pour garde et qui est venu originairement de Bayonne ».

Les premières baïonnettes étaient donc de type bouchon et possédaient une poignée cylindrique qui s'adaptait directement dans le canon du mousquet. Le premier régiment à en être doté fut le Royal-Artillerie en 1671. Plus tard, on améliora le système en transformant la baïonnette-bouchon en baïonnette à tenon laquelle efface la lame de l'embouchure du canon. La baïonnette se fixe sur l'extérieur du canon par un logement en forme d'anneau permettant au fantassin de se défendre et de faire feu en même temps.



Les mousquets tirant à peine un coup/minute et d'une fiabilité toute relative, la baïonnette devint le complément indispensable face à une charge ennemie dans la zone utile de l'arme à soit une centaine de mètres à peine.

Après l'arquebuse et le mousquet, vient le fusil qui permet de tirer trois coups/minutes. L'arme est introduite en France sous Louis XIV en 1689 lors de la grande réforme de l'armée royale menait par Michel Le Tellier marquis de Louvois. Ce dernier n'y était pas favorable en raison du coût élevé. Le fusil modèle « 1717 », plus « précis », plus fiable et d'une portée utile plus importante, sera ensuite uniformément adopté dans l'infanterie. Les piquiers n'étant plus nécessaires, ils seront équipés de fusil, démultipliant ainsi la puissance de feu de la troupe et seuls les sergents serre-file garderont la pique pour conserver l'alignement de la troupe cette fois.

La baïonnette avait une taille de 30 centimètres environ et atteindra la taille réglementaire de 43 centimètres sous le 1<sup>er</sup> Empire et comme le fusil, elles équipent encore de nos jours, les armées du monde entier.

.....**Rubrique historique**.....

**Le franc germinal**

« L'argent est le nerf de la guerre. » Cette citation d'origine latine est attribuée à Cicéron (de son vrai nom Cicéron Cépacarré). Bonaparte même devenu Empereur attachera toute sa vie une réelle importance à la gestion de ses finances et celles de l'Empire. Il n'a par ailleurs jamais manqué de rien et n'a jamais été l'élève esseulé décrit à Brienne ou l'officier besogneux dépeint par la légende. Face au marasme que la Révolution avait engendré, Bonaparte, homme d'ordre, institua le franc germinal afin de retrouver et d'assurer une stabilité monétaire en France. Mais d'où vient ce « franc » là ? Il vient de très loin est en fait, trouve son origine au Moyen-Âge. En 1356 ! Jean le Bon est battu par les « Anglois » et est fait prisonnier. Le roi d'Angleterre exigera pour sa libération, quatre millions d'écus de rançon. Dès son retour en France, en 1360, le roi prend conscience d'une monnaie forte et sans attendre d'être à Paris, décide par l'ordonnance de Compiègne du 5 décembre 1360 de créer une monnaie qu'il nomme « le franc à cheval ». « Franc » c'est-à-dire « libre » (des Anglais) de la même acception littérale du terme franc-parler.



le tout premier « franc »

Ces premiers francs furent émis en février 1361. Puis, d'autres seront émis sous Charles V, VII, Henri III et IV. Tous avaient disparu mais le nom était resté dans le langage populaire comme le mot « sou » aujourd'hui pour désigner l'argent.

Le terme « franc » n'étant pas resté dans le vocabulaire officiel du régime renversé, le nom sera adopté. De 1726 à 1789, la France jouissait d'une parfaite stabilité monétaire comme elle n'en avait jamais connue. Averti des dangers de la monnaie fiduciaire (ou papier) par le système Law, qu'elle maîtrisait mal, le royaume, revint à utiliser la livre tournois, immobile à l'équivalence de 4,50 grammes à d'argent fin, et, avec elle, le louis d'or, l'écu d'argent, le sou, le liard de cuivre. En 1789, la masse monétaire ne dépassait pas 2280 millions de livres ; 2200 en pièces et 80 en papier. Mais le pillage des greniers à sel la destruction des bureaux d'octroi et des registres du fisc vont aggraver les finances de l'Etat. Avec cela, la fuite des capitaux des émigrés et des banques étrangères qui rapatrient leurs fonds. Les impôts ne rentrent plus et les caisses se vident comme neige au soleil. L'Assemblée nationalise alors les biens de l'Eglise et du coup, se croit riche à milliards. Puis elle décide de créer les fameux assignats.

En décembre 1789, est créé une Caisse de l'extraordinaire que doteront les ventes des biens nationaux et qui émettra 400 millions de papier. L'assignat devient monnaie légale et si quelques constituants mettent en garde contre ce papier et son utilisation abusive. Mirabeau, le champion du monde du plus court séjour au Panthéon, clame que « douter de la valeur de l'assignat, c'est douter de la Révolution, c'est un crime ! ». Pour parer au déficit grandissant du Trésor, on fait tourner à outrance la planche à... « assignats ».



1 200 millions en 1790, 2 milliards en juillet 1792, 3 100 millions en février 1793 etc. Face à la terreur monétaire, la Révolution, qui prône la « Liberté », se fait à coups de phrases redondantes et liberticides. Au total, il aura été émis pour 45 milliards d'assignats. De fait, ils perdent 15% de leur valeur primitive dès 1791, 40 % en 17921 et 60% en 1793. On promet la mort à qui refuse les assignats et une misère noire gangrène la jeune République réduisant à la famine principalement les citoyens des villes. Parallèlement, face au manque de moyen de paiement, diverses initiatives furent prises. Des monnaies dites de confiance furent émises par des villes ou des particuliers, sous la forme de pièces métalliques ou de billets de valeur faciale généralement peu élevée.



Le 19 février 1796 la faillite du système est consacrée place Vendôme, alors place des Piques, et sont brûlés solennellement 890 millions d'assignats. Cependant le Directoire n'en arrête la fabrication que pour la reprendre sous un autre nom : le mandat. Rien n'a changé en fait aujourd'hui !

Les mêmes causes, produisent les mêmes effets et les spéculateurs s'en donnent à cœur joie. Les citoyens moins avisés sombrent toujours plus bas dans la misère. Les armées de la République ne vivent que sur l'ennemi, les hôpitaux ferment, nos routes, fleurons de l'Ancien Régime, sont dans un état lamentable, la famine est partout.

Sous la pression, le Directoire capitule et restaure la liberté de payer en espèce ou en papier le 23 juillet 1796. Ce faisant, il dévalue le mandat au centième de sa valeur. Sachant, celle déjà opérée précédemment, le citoyen qui a fait confiance au papier a ainsi perdu dans la proportion de 3000 à 1. « Vive la Révolution ! » Il faudrait réinventer à un système monétaire calqué sur le système métrique. La pièce d'argent s'appellera « Républicaine » et la pièce d'or « Franc ». Voté le 7 octobre 1793, un texte crée officiellement la « républicaine » et le « franc » mais les pièces ne verront jamais le jour. Le 7 avril 1795, on se rend compte de l'impossibilité de ce système et on se contente de débaptiser la livre pour la nommer le franc, sans le définir. On s'y résout le 15 août 1795, en assignant au franc de cent centimes quasiment la définition de la livre tournois. Lassés d'innover et de faire table rase du passé, les révolutionnaires se sont rendus compte des avantages de la continuité sur le bouleversement. C'est le Consulat qui mettra sérieusement en place le franc par la loi monétaire du 28 mars 1803 qui confirmera le poids, le teneur et la dénomination adoptés en 1795. Cette loi sera publié le 7 avril ou « 17 germinal » et on parlera alors du « francs germinal. » Il sera dès lors fabriqué des pièces de 20 et de 40 francs et d'un poids de 155 pièces pour 1 kilo

d'or à 900 millièmes soit 6,4516 grammes contenant 5,8064 grammes d'or fin. C'est la définition même de ce qui sera le Napoléon. Sans tarder le Consulat monnaie en argent et en or. On y lit sur l'avers « Bonaparte Premier Consul » qui fera bientôt place à Napoléon Empereur et jusqu'en 1808, la mention « République Française » en titulature sur le revers. Les anciens louis continueront à circuler jusqu'en 1829 et seront définitivement démonétisés en 1834.

Tout comme le « franc », on persistera dans le langage populaire à dire un sou pour cinq centimes, cent sous pour cinq francs et à évaluer les dots en livres de rentes. Une fois les assignats et les mandats éliminés, la masse des moyens de paiement métallique ne dépasse pas 2600 millions. On a donc besoin du secours d'une monnaie fiduciaire tout en se prémunissant de l'inflation et éviter les erreurs passées. Les Pays-Bas avaient une banque depuis deux siècles, l'Angleterre depuis un siècle. En 1796, une nouvelle banque a ouvert ses guichets : La caisse des comptes courants. En 1797, la Caisse d'escompte du Commerce. Le premier Consul souhaiterait une banque docile au Trésor mais il doit tenir compte de l'opinion qui refuse la création d'une banque d'Etat.

Au lendemain de Brumaire, six banquiers de Paris ayant fait leurs preuves à la Caisse d'escompte, vont se réunir. Ils rédigeront les statuts d'une banque privée qu'ils dénommeront « Banque de France » et qu'ils feront fusionner avec la Caisse des comptes courants. Ce n'est encore qu'une banque parmi d'autres. En 1802, six banques escomptent et émettent à Paris. Mais Bonaparte ayant vocation d'unificateur et de centralisateur, fait place nette. La loi du 14 avril 1803 ordonne le retrait des billets des autres banques et confère à la seule Banque de France le privilège exclusif d'en émettre.



L'hôtel de Toulouse, 1<sup>er</sup> siège de la banque de France à Paris

De statuts privés, l'Etat souscrit cinq mille des trente mille actions initiales et au premier incident, en 1806, Napoléon déclare qu'elle n'appartient pas seulement à ses actionnaires, mais aussi à l'Etat puisqu'il lui donne le privilège de battre monnaie. Trois régents devront désormais être choisis parmi les receveurs généraux qui sont des fonctionnaires. Elle aura aussi un gouverneur qui sera nommé par l'Empereur. Au lendemain de Trafalgar, la foule se presse pour convertir les billets en espèce. Il faut intimer l'ordre aux caissiers de compter les pièces une à une pour gagner du temps. Puis c'est Austerlitz... La crise est résolue. Par chance, le nommé Jacques Laffitte est nommé gouverneur de la Banque de France en 1814, lors de la Restauration. Napoléon le confirme à ce poste pendant les Cent-Jours. Il sera encore confirmé après Waterloo. La Banque de France et le franc sont sauvés.

(Sources : [www.cgb.fr](http://www.cgb.fr) - Wikipédia - banque de France – Le coût de la Révolution française. )

Campagne